

### Scène 3

La scène est vide. La lumière est intense.  
L'homme est debout et la femme  
allongée sur le dos. Ils se regardent.

Le plan suivant montre ~~les~~ les  
déplacements des acteurs pendant  
la scène.

Les scènes 1 et 2 rattachement  
pas au monde du théâtre  
et demeurent irrévélées

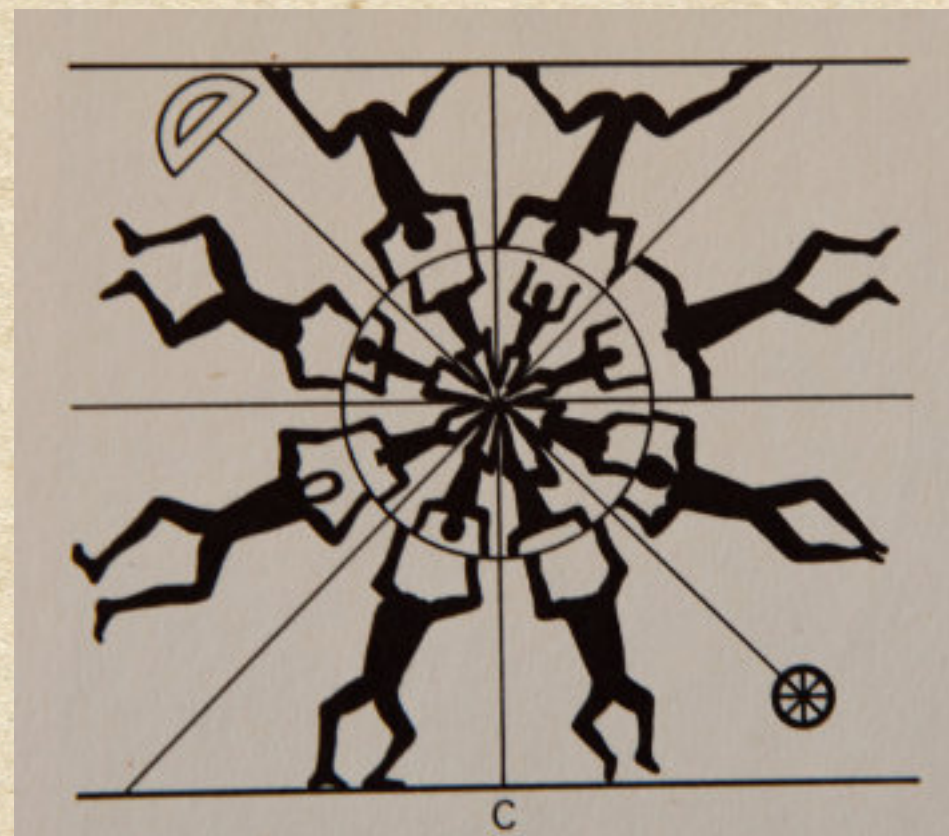
Scene 3



Schema de circulation les acteurs  
sur la scène.

Nous sommes sur une scène, seuls, dans un Théâtre. On le voit bien aux gradins vides devant nous se perdant au fond dans l'obscurité. Les faisceaux de lumière blanche qui collent le sol sur lui-même, implacablement. Trop blancs, trop intenses. Aveuglants, pour nous empêcher de lever la tête vers les hauteurs. Pourquoi, qu'y a-t' il là-haut, qui ? Pour qui joue-t-on cette pièce unique, puisque les sièges des spectateurs sont inoccupés ?

Combien de fois avons nous été seuls dans un théâtre ? Combien de fois ? Nous avons toujours le sentiment de nous trouver dans notre demeure. Mais là... Une force incommensurable de désir imprègne l'atmosphère. Toi, couchée, à même le sol, étendue sur le dos, et moi debout à quelques mètres tourné vers toi. Nous nous regardons sans nous quitter des yeux, même lorsque je tente de me déplacer, de tourner autour de toi. Mais pourquoi ces cercles ? M'approcher est-il interdit par le metteur en scène ? Ne fais-je que suivre les instructions de jeu ?



Je te désire de plus en plus. Tu me désires de plus en plus. Avec le sentiment troublant que nous allons au delà de ce qu'on nous a demandé pour cette scène particulière. Mais la scène de quel drame ? Aucun titre, aucun auteur ne me vient à l'esprit. Je ne lis aucune indication dans tes yeux. Egisthe et Clytemnestre ? Pyrame et Thisbé ? Loth et Edith ? A moins qu'il ne s'agisse d'une comédie burlesque, mais c'est si peu probable au regard de nos goûts communs pour le théâtre. Sait-on jamais, pour une fois, les Miguel et Rosita d'une pantalonnade à l'italienne ? Sans masques ? Impossible et nous n'en portons pas. Pour rien au monde je n'aurai consenti à ce qu'on cache ton visage aimé. Pas dans cette scène. Pas maintenant.

Ton corps est ouvert, tes bras ouverts, tes jambes. Tu portes une robe rouge, assez courte et tes cuisses sont découvertes. Nages tu ainsi sur le dos dans l'eau noire du sol, avec des mouvements lents, mais suffisants pour que tu tiennes à la surface de cette étendue ? C'est si beau de te voir flotter à la surface de la nuit. D'un geste lent, à chaque ronde que je boucle autour de toi, tu lèves quelques centimètres de ta robe, toujours en me fixant. Sans affectation, sans provocation, juste un mouvement de l'index et du majeur de la main droite. Calculé, tellement précis. A chaque fois le même nombre de millimètres. Je me dis qu'un jour je te prierai d'accepter de photographier cette main, ce geste sur ta cuisse. Seulement cela. Le voudras-tu ?



Je me suis arrêté dans mes circulations planétaires autour de ta lumière d'amour. Je sens ton ventre m'appeler, m'appeler. Je cherche des yeux le metteur en scène, s'il y en a un...Et il doit y en avoir un, il y en a toujours un. Que souhaite-t-il, quelle est son idée ? Je trouve cette indication de déplacement avec toi au centre, finalement inepte. Marche de prédateur, oui, qui circonscrit sa victime, l'enferme dans l'espace qu'il trace autour d'elle pour la soumettre et préparer la dévoration. La retarder afin qu'elle soit plus délicieuse. J'ai honte d'avoir accepté cette manière de jeu. Je ne me souviens toutefois pas que quelqu'un m'ait invité à quoi que ce soit. Trouble.

Je suis baigné dans ce halo de honte, quand soudain tu te mets, à ton tour à te déplacer autour de moi en roulant sur le côté, la tête tournée intensément vers moi. Tes « enroulés » au sol sont rapides, intenses; ton visage rougit sous l'effort mais tu ne faiblis pas. Je te suis en pivotant sur moi-même. Tu ne nages plus, tu dances à l'horizontale. Tu ne dissimules plus rien de ton corps qui se dévoile dans ton roulement. J'aperçois ton ventre, comme dans une vue stroboscopique, tour après tour. Tu portes des sous- vêtements ajustés, serrés, blancs, courts. Tu t'arrêtes, brutalement, à bout de souffle, totalement abandonnée, d'abord les yeux fermés puis à nouveau vissés sur les miens. Tu souris à peine, mais tu me souris. Un instant de complicité intime. Comme si nous avions déjà joui l'un de l'autre.

## Apparition du Palais



Je n'ai aucune idée de l'origine du texte que je sais à ce moment devoir dire à haute voix. Il me semble insipide. Vulgaire. Seul le silence est envisageable sur cette scène, à ce moment. Tu entames un texte; je ne saurais redire les mots de cet envoûtement. J'en serai bouleversé pour le reste de mes jours, et le mérite n'est pas à l'auteur (qui est-il ?) Mais à l'interprète de ce texte, qui ouvre et la porte du monde, et la porte du ciel à l'amant empêtré, debout, stupidement vertical que je figure. Le silence qui s'en suit doit beaucoup plaire au chef d'orchestre - pour ainsi dire - car, j'ai la certitude qu'il a duré des siècles, produisant une suspension du temps universel. Je ferme les yeux. Me rends mentalement à la porte des lieux et la boucle à double tour. J'enferme, nous les acteurs et le public (lequel ?) dans un palais inaccessible. Je sens la lumière descendre progressivement, et le décor d'un palais de marbre tombe des cintres autour de nous.

Je me déshabille entièrement en me mettant à genoux devant toi. Tu m' observes sans un geste, accordée à moi. Je dois être précis, méticuleux afin d'être moi-même accordé à toi. Nous sommes à cet instant sur le fil d'une lame. Tu est juchée sur une arête vive. Et je ne peux m'approcher de toi qu'en infinies précautions.



Tu dis: « Je peux voir derrière ton regard et derrière il y a l'océan et ses déferlantes, il y a des danses de tarentelles, des corps de ballet glissant à la surface des glaces polaires, des cris de joie d'enfants qui cherchent à naître, des fourmillements de mots pas encore chantés ».

Je viens à toi. Je me fraie un chemin jusqu'à la porte écarlate. La lumière est très basse. Puis nous sommes enveloppés dans le même instant sur le sol. Silence. Frémissement.

Je voudrais effacer mon cri en même temps qu'il sort de ma bouche. Je ne comprenais pas jusqu'où tu pouvais aller, au fond de quelle mer de plaisir, en haut de quelle falaise de jouissance. Je ne savais rien et mes larmes montent quand ma jouissance se jète en toi et s'entrelace à la tienne.

Autour de nous le décor est posé. La lumière remonte. A côté de nous, des vêtements de théâtre. Nous savons qu'il est temps de les endosser. Tout est précis, intime, comme au matin d'une nuit avec toi. Nous nous levons et c'est à cet instant que le public entre dans la salle. Nous sommes prêts.



Les 2 premières pierres du monde

## Scène 4

Nous n'interprétons pas d'ordinaires vivants. Mais des personnages d'une très ancienne tragédie. L'histoire raconte qu'aux premiers temps du monde, les dieux jouaient aux dés pour tromper leur ennui au sein du vide universel. Chaque partie créait un monde singulier. Le notre résulta d'un 6 contre un 3, entre le dieu du Désir et le dieu du Fracas. La scène se déroule autour de ces dés initiaux, dans l'enceinte du Palais L.

Nous sommes deux Intouchables, vierges de tout lien de chair. Dans le monde engendré par le 1 contre le 0, ce furent Adam et Ève. Celui né du fracas entre 7 et 9, donna le jour à Adamy et Evihya. Et d'autres variations sont évoquées par les premiers conteurs.



Le jeu est exclusivement physique, au début. Nous tournons autour des pierres. Tu me poursuis malicieusement en tentant de me saisir quand tu me sens à portée de tes mains. Je m'échappe comme je peux. Ce n'est pas un jeu. Mais je ne sais pas pourquoi nous agissons ainsi. Le dialogue commence dans nos essoufflements. Tu m'appelles de mon nom. Je l'apprends donc de ta bouche: « Je suis Anthigané et tu es Orexis. Je ne te poursuis pas, mais je t'échappe. Notre monde est déclaré sans descendance. Il a surgi avec nous et périra avec nous. Ne te fie pas aux apparences, Orex - elle rit -. Dans le temps qui nous est imparti, nomme moi Anthy. Anthy et Orex, c'est joli, non ? Suis moi maintenant je vais te raconter notre fin ».

Montent, grâce à un mécanisme invisible, des dessous du plateau, deux formes longues et presque identiques. "Des Gisants, dis-tu, nous, toi et moi, côte à côte pour quelques éternités à venir. Nous ne dormirons jamais dans le même lit, mais passerons, intouchés, toutes les aubes et les crépuscules à venir. Jusqu'à ce que ta dépouille devienne pur Désir et la mienne pure Volonté. A ce moment, il nous faudra accomplir encore un rituel éternel, le même à chaque cycle d'amour entre toi et moi. "



Tu t'approches et me serres dans tes bras pour la première fois, et la dernière, moi, Orex, je le sais. Je descends lentement mes mains le long de ton dos. Et toi, Anthy, tu souris. Moi, Orex, je cherche ta bouche, tu la refuses mais souris toujours les yeux fermés. Soudain, tu saisis ma tête assez brutalement. Tu t'approches de mon oreille. je t'écoute. Je te réponds de la même manière. Et peu à peu, nous allons danser immobiles, nos corps tournant imperceptiblement, comme autour d'un minuscule et invisible soleil serti dans nos chairs assemblées. Et commence ton récit :



Anthy : "Nous allons mourir ainsi une infinité de fois, c'est ce que relate la fresque au fond de la scène, effacée, indéchiffrable qui raconte les épisodes des vies que nous ne vivrons jamais, les courses endiablées de nos corps, nos solitudes, nos rires extravagants, mes cris : je t'aime / je ne t'aime plus, Orez ! Et à chaque fois nos corps s'effondreront, et on les couvrira de terre, et à chaque fois nous nous éveillerons au centre d'une scène de Théâtre... Et là, je serais couchée sur le sol, ardente, et tu seras debout devant moi... mais tu sais la fin qui ne finit pas."



ADAM a gravé son nom

Orex: " Je connais cette fin qu'à chaque fois, je redis:

/ "Nous sommes sur une scène, seuls, dans un Théâtre. On le voit bien aux gradins vides devant nous se perdant au fond dans l'obscurité. Les faisceaux de lumière blanche qui collent le sol sur lui-même, implacablement. Trop blancs, trop intenses. Aveuglants, pour nous empêcher de lever la tête vers les hauteurs. Pourquoi, qu'y a-t' il là-haut, qui ? Pour qui joue-t-on cette pièce unique, puisque les sièges des spectateurs sont inoccupés ?

Combien de fois avons nous été seuls dans un théâtre ? Combien de fois ? Nous avons toujours le sentiment de nous trouver dans notre demeure. Mais là... Une force incommensurable de désir imprègne l'atmosphère. Toi, couchée, à même le sol, étendue sur le dos, et moi debout à quelques mètres tourné vers toi. Nous nous regardons sans nous quitter des yeux, même lorsque je tente de me déplacer, de tourner autour de toi. Mais pourquoi ces cercles ? M'approcher est-il interdit par le metteur en scène ? Ne fais-je que suivre les instructions de jeu ?" /  
On reprend.



Le Théâtre est fermé. Un bloc de calcaire en obstrue l'entrée. A-t-il jamais été ouvert ?

Le théâtre n'existe plus.

Mais le récit des amours entre Anthy et Ores s'y déroule depuis le début des temps et durera jusqu'à leur fin. Et ce n'est pas une manière de dire.

Les amants ne cessent de faire l'amour une et une seule fois de leur brève existence. Ont-ils la première nuit été coupables de tant de bonheur, qu'il fallut les tenir au cachot, afin que personne ne sache que c'était possible. Jouissent-ils en secret ?

Ont-ils inventé le Paradis ou ouvert l'Enfer ?



Seul, probablement Obéron le sait, ( ou est ce sa femme Titania ?), qui chante et sifflote devant la chambre d'amour à jamais close.